

DE LA FRONTIÈRE

Du même auteur  
aux éditions Xenia :

*i-Mages*  
(iphonages de Slobodan Despot,  
poèmes d'Oskar Freysinger)

ISBN : 978-2-88892-175-2  
Copyright © 2013 by Éditions Xenia  
C. P. 429, 1951 Sion, Suisse  
[www.editions-xenia.com](http://www.editions-xenia.com)  
[info@editions-xenia.com](mailto:info@editions-xenia.com)  
Tel +41 27 327 52 67 | Fax +41 27 327 52 66  
skype : xeniabooks

Oskar Freysinger

# De la frontière

ESSAI

Xenja



# 1. De la frontière

Adolescent, je rêvais d'un monde sans frontières, d'espaces illimités, de liberté absolue. Je croyais alors que la liberté devait permettre d'évoluer sans entraves dans l'espace et le temps et de pouvoir tout y faire selon mes envies et mon bon vouloir. Je concevais alors la liberté comme l'absence de contraintes, de règles, de responsabilités.

Ma vitalité juvénile étant presque exclusivement tournée vers le monde extérieur, ses mystérieux espaces, ses plaisirs prometteurs, ses jouissances, ses enchantements, je ne me préoccupais pas trop de plonger le regard en moi-même. Le monde avait tant à m'offrir, sa palette multicolore me distrayait de moi-même et m'invitait à m'y perdre avec délectation.

Passé la trentaine, l'expérience de vie et le poids des années finirent cependant par m'ouvrir les yeux. Je découvris alors que toutes les prisons du monde, mais aussi toute la liberté du monde ne se situaient nulle part ailleurs qu'en moi-même, dans les tréfonds de mon âme.

Je compris que la liberté, la vraie, n'existait pas dans le monde matériel qui impose toujours des contraintes à l'homme. Aucun espace qui soit illimité, aucune vitesse qui soit absolue, aucune jouis-

sance éternelle, aucune fortune suffisante, aucun pouvoir total. S'ajouta à cela la prise de conscience de la fragilité de l'existence et l'omniprésence de la mort.

Le fameux monde sans limites se défit comme un château de sable sous l'effet des vagues.

Il me fallait soit redéfinir ma conception de la vie, soit enterrer définitivement toute notion de liberté.

Puis je tombai sur un poème de Rainer Maria Rilke, « la Panthère », qui m'ouvrit définitivement les yeux et que je me suis employé à traduire en français.

Le voici :

### La Panthère Au Jardin des Plantes, Paris

Son regard est usé par les barreaux  
Et ne retient rien d'autre que leur ronde  
Elle en voit des milliers, elle en voit trop,  
Et au-delà s'évanouit le monde.

Ses pas ne forment plus qu'un cercle étroit  
Qui finira un jour par l'étouffer,  
Car au milieu se tient, pour seule proie,  
Un rêve d'évasion abandonné.

Parfois, la paupière se lève encore  
Et laisse entrer un rayon enchanteur  
Qui traverse le silence du corps  
Et vient s'éteindre dans son cœur.

*Der Panther*  
*Im Jardin des Plantes, Paris*

*Sein Blick ist vom Vorübergehn der Stäbe  
so müd geworden, dass er nichts mehr hält.  
Ihm ist, als ob es tausend Stäbe gäbe  
und hinter tausend Stäben keine Welt.*

*Der weiche Gang geschmeidig starker Schritte,  
der sich im allerkleinsten Kreise dreht,  
ist wie ein Tanz von Kraft um eine Mitte,  
in der betäubt ein großer Wille steht.*

*Nur manchmal schiebt der Vorhang der Pupille  
sich lautlos auf-. Dann geht ein Bild hinein,  
geht durch der Glieder angespannte Stille -  
und hört im Herzen auf zu sein.*

La panthère est prisonnière parce qu'elle ne voit que les barreaux. Pourtant, les espaces entre ceux-ci sont bien plus importants que l'espace couvert par les barres métalliques et pourraient permettre à son regard d'aller au-delà de la cage. Mieux, elle pourrait ne voir que ces espaces qui libèrent la vue. Où serait alors la cage ?

Mais elle ne perçoit que les barreaux, dont la répétition monotone forme un mur infranchissable. Elle ne veut et ne peut voir que sa prison qu'elle confond avec le monde.

La monotonie et la répétition du quotidien ont tué sa volonté d'aller au-delà, de transcender

ce qu'elle croit être le réel, de se mettre en quête d'autres dimensions.

Ceci est dû au fait que la cage est en elle et nulle part ailleurs. C'est son être profond qui est entravé, embastillé dans la plus formidable des prisons : celle qui dissout l'âme humaine dans le vide. Voilà aussi pourquoi le rayon enchanteur qui pénètre le regard de la panthère et traverse le silence du corps s'éteint dans son cœur. Aucune semence ne peut germer sans terreau fertile. Dans le vide, le principe fondamental de la vie se perd. Ne reste que l'indifférence, qui n'est rien d'autre qu'une mort avant la mort.

Ainsi en va-t-il de l'homme moderne, dépressif et névrosé, qui, devant le verre à moitié plein, se désespère du verre à moitié vide et ne sait voir sa vie qu'en peau de chagrin. Disparu, l'homme archaïque, féroce, assoiffé de vie qui se délectait du verre à moitié plein et savourait encore la dernière goutte comme s'il s'agissait de la première. Lui savait lutter et jouir jusqu'au bout, conscient que si le verre ne pouvait demeurer plein à jamais, cela n'en donnait que plus de saveur à la vie qui l'abreuvait. Après l'avoir vécue intensément, sauvagement, sans compter, il parvenait encore, tout à la fin, à planter l'espoir sur sa tombe.

Rien de tel avec la panthère de Rilke, qui choisit de porter sa tombe au fond de son âme longtemps avant la mort.

À des degrés différents, nous sommes tous comme cette panthère.

Nous sommes tous prisonniers de barreaux qui obstruent notre horizon. Que ce soient le train-train quotidien, le piège du téléviseur, la dépendance aux drogues de toute sorte, autant de cages pour nous faire croire que la vie se réduit à leurs limites.

Mais si ce qui pousse l'homme à entrer dans ces cages et à y rester n'est pas dû au monde extérieur, qu'il soit en prison ou pas, si les seules entraves qui retiennent l'homme prisonnier entre les barreaux se situent dans les tréfonds de son être, c'est là aussi que se trouve la possibilité d'une libération.

Jamais être humain ne s'est vraiment libéré en faisant tomber un mur de briques, de pierre ou de béton.

S'il est prisonnier de lui-même, il ne fait que déplacer sa prison de l'autre côté du mur abattu.

Combien d'hommes ont su rester libres dans des goulags et des stalags, et combien sont restés prisonniers sous le ciel libre, malgré (ou peut-être à cause) de leurs biens et de leur pouvoir !

Les vrais révolutions, les actes libérateurs ont lieu dans le cœur et l'esprit des hommes, pas dans les boucheries sanglantes qui ont émaillé l'Histoire.

Les Français de 1789 n'ont fait que passer d'un roi à un empereur, les Russes de 1917 d'un tsar blanc à un tsar rouge...

Les murs ne sont pas tombés, ils ont été repeints.

Car ce n'est que lorsque les murs intérieurs tombent que ceux du monde réel perdent leur

pouvoir de confinement. Or, la désacralisation des espaces extérieurs couplée au vide intérieur se répandant dans l'homme (« le désert progresse, malheur à celui qui nourrit des déserts », Nietzsche) fige la vie et tue la poésie.

C'est précisément le sujet d'un autre poème de Rilke qui, usant du langage poétique, décrit cette dérive dont l'homme moderne est la victime. Le voici dans une traduction libre que j'ose soumettre au lecteur :

Je crains tant le langage humain  
Qui donne à tout un nom précis :  
Ceci est un chien, cela un logis  
Voilà le début, et voici la fin.

Mais je crains tout autant leur ironie,  
Ils savent tout du futur, du passé,  
Aucun sommet ne leur est plus sacré,  
Car leur potager côtoie l'infini.

N'approchez pas de trop près les objets,  
Car j'aime tant les entendre chanter  
Vous les touchez, ils restent muets,  
Au moindre contact, vous me les tuez.

*Ich fürchte mich so vor der Menschen Wort.  
Sie sprechen alles so deutlich aus:  
Und dieses heißt Hund und jenes heißt Haus,  
und hier ist Beginn und das Ende ist dort.*

*Mich bangt auch ihr Sinn, ihr Spiel mit dem Spott,  
sie wissen alles, was wird und war;*

*kein Berg ist ihnen mehr wunderbar;  
ihr Garten und Gut grenzt grade an Gott.*

*Ich will immer warnen und webren: Bleibt fern.  
Die Dinge singen hör ich so gern.  
Ihr rührt sie an: sie sind starr und stumm.  
Ihr bringt mir alle die Dinge um.*

Peut-on imaginer plus bel hommage à la frontière invisible qui sépare les hommes, les objets et les dimensions, maintenant par cette séparation leur caractère intrinsèque et, plus encore, leur survie ?

Lorsque le potager humain confine à Dieu (« Ihr Garten und Gut grenzt grade an Gott », merveilleuse allitération de l'original allemand illustrant l'aplanissement de toute chose par l'humanisation du divin couplée à la divinisation de l'homme), le monde se meurt, car ses mystères s'estompent. Il n'est pas de vrai contact avec l'autre sans distance physique, il n'est pas de Dieu sans la distance entre le monde relatif et l'absolu, le fini et l'infini. Cette distance, cette frontière invisible seule permet, au niveau humain l'empathie (unique vraie compréhension de l'autre), et au niveau spirituel le mysticisme (l'intégration du mystère divin par la foi).

Comprendre l'autre uniquement par l'intellect (sans empathie), c'est courir le risque de le soumettre au diktat de ses propres certitudes.

Définir Dieu en prétendant savoir qui il est, cela crée le plus étroit des dogmatismes et représente la plus affreuse trahison du mystère divin.

Son étendue se mesure généralement au sang versé des soi-disant « infidèles ».

Dans un texte de Gottfried Keller, *Roméo et Juliette au village*, deux paysans et leur famille vivent en bonne entente, car entre leurs lopins respectifs s'étend un champ en déshérence, sorte de jardin du Bon Dieu où croît une nature sauvage et mystérieuse, terrain de jeu de prédilection des enfants. C'est cette bande de terre inculte, ce terrain vague qui fera naître l'amour innocent des enfants, c'est lui aussi qui crée la distance nécessaire à la bonne entente entre les deux agriculteurs.

Un jour, le champ « qui n'appartient à personne » est mis aux enchères et l'un des deux paysans s'en porte acquéreur en misant plus que l'autre. Or, l'enchère est montée si haut que le nouveau propriétaire se retrouve au bord de la ruine. En raison des frustrations et des jalousies réciproques découlant de l'achat, un conflit lancinant s'établit entre les deux voisins. Le champ de Dieu labouré par l'homme et soumis aux lois de la productivité ne portera bonheur ni à l'un, ni à l'autre. Privés de leur terrain de jeu et contraints par leurs parents à s'éviter, l'amour naissant des enfants devenus adolescents se mue en amour impossible. Ils finissent par se suicider de désespoir et leurs parents seront ruinés pour avoir défié la limite, la frontière qui garantissait la paix des ménages.

Plus concrètement encore, l'histoire de Keller renvoie à la disparition des bocages qui délimitaient les campagnes d'Europe et furent éradiqués

par l'avènement des monocultures de grande surface. La nature, l'homme et l'animal eurent à en payer le prix puisque ce « remaniement » parcellaire sonna le glas de la petite paysannerie en privilégiant des cultures intensives garantissant, certes, une productivité maximale, mais ô combien malsaine. Corollaire de cette industrie agroalimentaire sans limites, les sols se sont érodés, le gibier a déserté les grandes plaines gorgées de pesticides et la biodiversité s'en est trouvée réduite à l'extrême.

En agriculture aussi, le fond perd sa substance lorsqu'il est privé de bordures.

On me rétorquera que les délimitations qu'évoquent Rilke et Keller n'ont rien à voir avec les barbelés d'un stalag ou d'un goulag, qu'ils n'ont rien en commun avec les murs d'une prison. Ceci est vrai, mais ne remet pas en question la valeur de la frontière, seulement ce qu'elle renferme. La limite, elle, est neutre. C'est ce qu'elle contient qui peut être soit infiniment positif (aucun promeneur ne considérera les murs d'un hospice comme une prison), soit négatif (le rideau de fer délimitait la plus vaste prison ayant jamais existé sur terre). Mais au moins, à l'extérieur du rideau de fer, il y avait un autre monde, le monde libre.

Enlevez les frontières, et plus rien n'existera pour faire contrepoids au totalitarisme une fois qu'il s'est installé. Imaginez un Troisième Reich planétaire. Imaginez le triste destin de la population helvétique si les frontières suisses avaient été absentes pendant la Deuxième guerre mondiale.

Les frontières réelles, qu'elles soient mur, barrière, simple ligne blanche, rivière ou montagne, ne sauraient donc être réduites à une fonction d'enfermement. Elles peuvent tout autant représenter une protection.

Mais ce n'est pas tout, car la frontière, puisqu'elle sépare, est également un lieu de passage.

La frontière définit, clarifie, délimite une identité, qu'elle soit personnelle, culturelle, régionale ou nationale. En cela, elle garantit la différence et permet à autre chose d'exister au-delà.

Faites tomber les frontières et vous détruirez l'inconnu à découvrir au-delà de celles-ci, vous rendrez impossible la recherche de l'autre dans sa spécificité, sa différence, vous sacrifierez la diversité.

Car comment voulez-vous aller vers l'autre, vers ce qui est différent, sans le lieu de passage obligé qu'est une frontière? Sans une frontière qui le définisse dans son altérité et protège son identité?

Or, les identités ont besoin de liens organiques avec une terre, une culture, une histoire définis par une frontière, pour exister.

Se graver sur la peau des signes cabalistiques renvoyant à une autre culture fleurissant sous d'autres cieux, se revêtir d'une toile enveloppant le corps comme d'une petite frontière mobile protectrice, cela ne représente qu'un succédané d'altérité. Les anneaux surgissant des piercings n'offrent aucun ancrage, nulle oasis ne lance ses palmiers vers le ciel sous un voile intégral. On a beau se

tatouer la terre de ses ancêtres sur la peau, sa géographie nous échappe à jamais, aucune marque sur le derme ne peut recréer l'ambiance primitive de la matrice de Lascaux. Le paradis perdu n'est ni mobile, ni reproductible.

Une flûte de pan retentissant au milieu du béton d'une station de métro ne fait pas revivre la culture inca. Elle permet au plus de ressentir une nostalgie pour une civilisation dont cette flûte en déshérence pleure la perte. Une perte due à l'absence de racines, de limites, d'une ligne de démarcation protectrice qui en aurait défendu le caractère unique et l'aurait maintenu réellement autre.

Mais à quoi bon découvrir l'autre s'il est devenu peu à peu égal à vous-même ?

J'aimerais invoquer ici le destin de deux peuples qui ont connu, de manière très différente, l'exil et donc l'absence d'ancrage géographique.

La diaspora tibétaine, d'abord, qui maintient une culture hors sol, à Dharamsala en premier lieu, mais aussi dans le reste du monde. La terre d'origine des Tibétains est le théâtre d'un génocide culturel impitoyable que la Chine poursuit avec l'esprit méthodique propre à tous les régimes communistes. Comment la culture tibétaine fait-elle pour subsister hors-sol ? Tout simplement en perpétuant le mythe du paradis perdu, comme les Celtes l'ont fait il y a longtemps face à la conquête saxonne en créant le mythe du roi Arthur. Voilà un peuple, une culture, privés de frontières (et donc de repères) géographiques, et qui sont contraints

de les inventer dans l'abstrait, le culturel ou le religieux. Depuis les années cinquante du siècle dernier, les Tibétains portent leur patrie avec eux, dans leur âme, comme l'homme préhistorique emportait la braise du feu avec lui pour faire renaître un foyer. «Foyer» qui signifie, par extension, «chez soi». Mais cet exercice hors sol ne pourra perdurer éternellement. La braise finira par s'éteindre, les racines se dessécher hors de l'ancrage offert par une terre nourricière, surtout lorsque la matrice culturelle sise dans l'Himalaya aura définitivement disparu sous les effets de la rééducation à la chinoise.

Prenons les Juifs. Jusqu'à la création de l'État d'Israël, ils étaient partout chez eux et pour cette raison étrangers partout. Ils se sont créé des patries de compensation dans les arts et les lettres, la musique, la haute finance, la recherche et j'en passe. Mais toujours le désir subsistait de transposer les frontières invisibles qui les définissaient comme «autres» dans la réalité géographique.

Israël fut donc créé par le mouvement sioniste, terme qui s'est depuis transformé en accusation. Avec sa création, les Juifs connurent à leur tour la fragilité de l'ancrage dans une terre définie. Ils durent créer des murs et une armée pour la protéger et sont désormais sous la menace d'un pogrom plus dévastateur que tous ceux qu'ils ont vécus par le passé. Pour l'éviter, ils devront inévitablement revoir un jour la définition de la ligne de démarcation qui les sépare du monde arabo-musulman. En attendant, ils devront tenir jusqu'à ce que ce

monde-là change en se démocratisant et que l'armure qui entoure la terre sainte puisse redevenir une peau, quelque-chose de vivant, de protecteur et malgré tout perméable.

En face, les Palestiniens aussi se sont dit qu'il serait bien qu'ils se définissent comme une nation et qu'ils aient une terre à eux. Malheureusement, une grande partie de cette terre tant convoitée était entre-temps devenue un État juif. On me rétorquera que les deux peuples n'ont qu'à s'entendre et former un seul État, puisqu'après-tout, ils sont tous deux sémites et donc cousins. Hélas, on sait bien que les querelles de famille sont les plus cruelles et durables. Et puis, les conceptions même de l'État, définies principalement, des deux côtés de la ligne de démarcation, par la religion, sont irréconciliables, tant la logique religieuse ne tolère pas la concurrence, même si parfois elle feint de s'en accommoder. Faites tomber la frontière entre Israéliens et Palestiniens et il n'y aura bientôt plus un Juif entre la Mer Morte et la Méditerranée. Il n'est qu'à se pencher sur le destin cruel des communautés chrétiennes en Irak et en Syrie pour s'en convaincre. On peut toujours rêver de fraternité, d'un monde sans frontières, mais le poids de l'histoire, des traditions, et le désir de l'homme de se définir autre, d'être différent, sont trop grands et pour ainsi dire insurmontables. Là où les frontières historiques sont tombées, d'autres ont pris le relais, là où une frontière artificielle a été créée, qui prétendait tout englober et mettre à niveau, un morcel-

lement du territoire s'en est suivi dès le moment où le pouvoir central s'est affaibli, comme en ex-Yougoslavie. Je pourrais encore parler des Kurdes, un peuple de trente millions d'individus répartis sur quatre pays, évoquer la frontière entre l'Afghanistan et le Pakistan qui coupe l'ethnie pachtoune en deux ou relever les frontières coloniales en Afrique de l'ouest qui ne suivent pas les lignes de fracture ethniques et engendrent dès lors des conflits sans fin.

L'on constate que l'homme a besoin de frontières, mais que dès qu'il se met à jouer à l'apprenti-sorcier et qu'il les déplace de manière aléatoire, il les rend problématiques. Car ce n'est pas la frontière qui pose problème, c'est sa définition et sa gestion par l'homme.

Or, ce qui est vrai pour les peuples l'est tout autant pour les individus. Ici aussi, c'est la définition des limites et leur gestion qui pose problème, et non pas l'existence de limites en tant que telles.

Prenez le binôme homme-femme, cette expression parfaite du yin et du yang que Carl Gustav Jung appelait *animus* et *anima*.

Dans la confusion sexuelle actuelle, les limites entre ces deux principes contraires et pourtant si complémentaires sont devenues diffuses.

La femme a cessé d'être ce continent mystérieux vers lequel navigue l'âme masculine, éternelle errante.

La jungle inconnue et mystérieuse s'est transformée en pot de géranium et le navigateur intré-

pide a réduit son cercle d'exploration à son jacuzzi. De plus, les deux rôles étant devenus interchangeables, tout le monde se retrouve dans le rôle de l'arroseur arrosé.

La confusion sexuelle est telle que certains esprits très éclairés ont créé le concept du «gender mainstreaming» qui veut nous faire croire qu'il n'y a qu'une sexualité, mais qu'elle peut librement se décliner dans son expression, selon le bon vouloir et le désir de chacun. On peut être homme, femme, hétéro, homo ou transsexuel, à la carte. Le but est évidemment d'effacer la limite naturelle entre les genres et de créer un «super-genre» englobant toutes les formes de sexualité (appelées préférences sexuelles). Toutes? Pas vraiment. On rechigne encore, pour l'instant, à y inclure des «préférences» telles que la pédophilie, la pédérasie ou la zoophilie. Là, on crée une frontière, alors que pour le reste, on n'en veut plus. Pourquoi?

Certes, on invoque l'argument des adultes consentants, sans savoir trop à quel âge situer la majorité sexuelle (qui diverge d'un pays à l'autre), mais on sent confusément que l'on ne peut, d'un côté, prôner une sexualité sans frontières et lui imposer des limites de l'autre sans se trouver en contradiction avec son propre dogme libertaire. Car enfin, soit on «décloisonne» le corps au nom de la liberté totale d'en disposer à sa guise, soit on lui impose des limites morales. Rendre la morale fluctuante en l'adaptant aux mœurs ne fait que créer un flou artistique qui voit les gens condamnés

ou pas selon qu'ils s'appellent Polanski, Strauss-Kahn, Berlusconi ou Ribéry.

La promiscuité de la chair qui se bestialise dans les partouzes et les clubs échangeistes exige la levée des derniers tabous, mais lorsque ceux-ci sont levés, la loi de la jungle, devant laquelle on a claqué la porte d'entrée de la civilisation, entre par la porte de derrière, si j'ose l'exprimer ainsi. De plus, lorsque les corps s'entrechoquent sans la moindre limite dictée par la pudeur ou la morale, le jour n'est plus loin où les plus forts abuseront des plus faibles. Dès lors, puisqu'il est interdit d'interdire, même le viol ne sera plus perçu comme un crime, car une personne se refusant à une autre invoque une limite à ne pas dépasser et les limites ont justement été décrétées comme dépassées. Le criminel sera alors celui qui se refuse à l'autre, et non plus l'abuseur. Tout cela, parce que l'homme a décrété qu'il ne saurait y avoir de Dieu — c'est-à-dire de norme sacrée — en-dehors de lui-même, que c'est lui qui crée désormais les tables de loi, de lois forcément fluctuantes, relatives et adaptables à la sacrosainte «réalité», dont personne ne saurait définir ne serait-ce que les contours. Il n'y a plus rien qui ne dépasse l'homme, plus rien au-delà de la matérialité des choses, il n'y a plus aucun mystère, plus aucun «espace intérieur du monde» (pour citer une fois de plus Rilke) et le monde ne chante plus.

L'au-delà est désormais bien là, et rien que là.

Au niveau du plancher des vaches.

Un monde dont on a effacé l'horizon ne permet plus de s'élever.

Un monde dont on aurait, pour citer Nietzsche, « bu la mer », n'offre plus de profondeur.

Dès lors, Orphée n'a plus besoin d'aller chercher son Eurydice dans les enfers, car l'enfer est ici, « l'enfer, c'est les autres », dans une existence qui, selon Sartre, précède l'essence. On pourrait même dire que le slogan omniprésent « à bas les frontières ! » qui est le leitmotiv de notre époque prend sa racine dans cette première et capitale abolition : celle de la transcendance.

Or, même l'amour a besoin de frontières pour s'exprimer. Surtout l'amour. La première frontière est celle des corps. De corps forcément différents pour être complémentaires. De deux entités physiques s'unissant dans la jouissance et pourtant à jamais condamnées à se séparer à nouveau après l'étreinte.

Parce que le temps est la deuxième limite qui sépare les amants. Le temps, dont chaque seconde représente une petite mort.

Pourtant, Eros ne peut exister sans Thanatos.

Pas sur cette terre. Car sans Thanatos, Eros serait tout simplement orphelin de l'autre part de lui-même et la possibilité de transcender la mort par l'amour s'évanouirait. La synthèse absolue résultant de la confrontation entre la vie et la mort serait abrogée.

Et pourtant, l'homme moderne tente désespérément de tuer Thanatos en assouvissant son désir

d'éternité par un vague sens d'intemporalité que lui confère la répétition de petits instants de jouissance. De cette succession d'oublis, de divertissements au sens pascalien, il a même fait le seul sens légitime de son existence. Du coup, il accumule des impulsions de plus en plus fortes, des excitants multiples agissant sur ses sens et, ressentant de moins en moins en raison de l'abrutissement qui en résulte, est forcé d'augmenter la dose jusqu'à l'ava-chissement total et l'autodestruction.

D'un autre côté, il tente de se bercer de l'illusion de l'éternelle jeunesse en abusant d'opérations esthétiques qui, au décompte final, ne font que révéler le monstre qu'il est devenu en reniant les principes fondamentaux de la vie, tel le reflet à peine humain sur l'ignoble tableau de Dorian Gray. Un jeunisme délétère se répand, qui force les hommes à courir de plus en plus vite, tels des hamsters dans leur roue, pour être « dans le coup », « au top », « dans le vent » qui, pourtant, les emportera. Certains, croyant à une résurrection des corps, optent pour la cryogénie. Tout ça, parce que l'homme veut reculer, voire éradiquer la seule frontière qui l'a toujours vaincu jusqu'à présent : la mort. Comment un être qui a pris la place de Dieu pourrait-il mourir ? Accepter cette limite fatale ? Cette frontière ultime le séparant de l'inconnu ? Son terrain de jeu terrestre, kaléidoscope aux constellations infinies, doit lui conférer l'omniprésence, l'omnipotence et l'omniscience ! Et pour cela, il s'agit de faire tomber la dernière frontière le séparant du pouvoir absolu !

En attendant, puisque la science et son génie ne lui permettent encore pas de devenir concrètement Dieu et que toute progression organique le rapproche inévitablement de la frontière ultime au-delà de laquelle son ticket n'est plus valable, l'homme moderne compte ses barreaux, telle la panthère de Rilke, et trouve un vague réconfort dans leur répétition. Et s'il crève d'ennui dans la monotonie qu'il finit par créer et dans laquelle il s'installe, il se sent malgré tout protégé de la mort par la répétition de l'éternel même.

Cet éternel même qui se répète partout et en même temps, jusque dans les images abrutissantes de son téléviseur, et efface les frontières entre le collectif et l'individuel, le virtuel et le réel, le spirituel et le matériel. Ce flux d'images continu le reliant au monde entier, flux dans lequel, grâce à la télécommande, il peut se déplacer à la vitesse de l'éclair dans le temps et l'espace et même conquérir des mondes imaginaires. Il ne réalise même pas que tout cela est manufacturé, calibré, manipulé, qu'il voit ce que d'autres veulent lui faire voir et ne vit que par procuration des émotions savamment dosées par des techniciens du virtuel.

Aucune imagination n'est exigée de lui, dans ce monde-là, aucune créativité. Tout lui est donné, offert, sans qu'il n'ait d'autre effort à produire que celui de consommer et de se laisser docilement abrutir par un monde virtuel lui permettant de se donner l'impression de vivre des émotions fortes, alors que tout se passe par procuration, sans risques

et périls et que la télécommande lui permet de changer de jeu — de «vie» en quelque sorte — ou d'en sortir à sa guise. Tel un touriste sillonnant les bazars du monde, il «visite» l'infini sans jamais devoir faire un choix définitif et donc sans devoir assumer ce choix sur la durée et en profondeur. Il paie simplement sa prétendue liberté par la superficialité et le changement rapide des images qui lui sont servies comme une drogue destinée à guérir son cerveau de la tentation de se poser les questions essentielles.

Dans ce monde «facile», la forme remplace le contenu, la plasticité des formes le monde de l'abstraction, l'image remplace le texte.

Oui, cet échafaudage de faux-semblants est l'opposé diamétral du monde de l'écrit, de l'édition, des livres, ces objets limités par leur matérialité: une couverture, des pages, de l'encre, des signes «cabalistiques» sur des pages blanches. Or, c'est justement leur limitation assumée dans l'espace-temps qui permet aux livres d'ouvrir les portes d'un monde sans limites. Chaque lettre, chaque mot, chaque phrase est une clé qui ouvre une fenêtre donnant sur l'infini. Leur limitation matérielle en est même la condition première. Car lors de la lecture, rien ne bouge sur la page (au contraire de ce qui se passe dans le flux cathodique). Tout bouge en revanche dans l'homme. Alors que les images télévisuelles mettent les choses à plat, lui servent un brouet prêt à la consommation qui ne renvoie à rien d'autre qu'à soi-même, le livre lui ouvre

d'autres dimensions, le force à voyager vraiment, à imaginer, créer, projeter un monde qui est à lui, rien qu'à lui, et qu'aucun autre ne peut imaginer à sa place. Voilà pourquoi ce qui se prétend illimité dans la réalité est en définitive extrêmement limité et ce qui est limité porte en soi les graines de l'infini.

Et puis, dans le monde des images interchangeables et fluctuantes, où est l'original, l'unique, l'irremplaçable? Où est le renard qu'apprivoise si bien le petit prince de Saint-Exupéry? Tout va trop vite, dans ce monde-là, trop de lièvres doivent y être chassés à la fois pour qu'une vraie expérience, une profondeur, une transformation de l'être soient possibles. Le renard de Saint-Exupéry, étant pris par ce vertige de la chasse aux multiples lièvres, ne veut plus être apprivoisé. Dès lors, il ne saurait exister d'original, dans ce monde-là, dans cet univers qui ne fait que produire du neuf avec de l'ancien dans une sorte de jeu intemporel, ni jeune, ni vieux, qui divinise les images d'Épinal. Car le seul original se situe dans les tréfonds de l'âme humaine et relie celui-ci à la profondeur d'un univers qui le dépasse, à une vérité première qui est la source dont tout est issu et vers laquelle tout converge, si l'on veut bien accepter d'avancer, ce qui implique également de vieillir et de mourir physiquement.

Or, cette finitude de l'existence, qui seule permet à autre chose de commencer, qui marque la frontière avec un espace mystérieux encore jamais conquis parce qu'infiniment conquérant lui-même, l'homme moderne s'emploie à le nier, bien aidé

en cela par une nomenclature trop heureuse de lui offrir le doux oubli par les rêves artificiels, pour peu qu'il se tienne tranquille.

L'homme regardant la mort en face peut espérer la transcender, il projette son regard au loin, vers l'indéfinissable, la finitude de la mort ouvre la voie vers l'infini. Il est difficilement manipulable, car il refuse le déni de réalité consistant à ériger la valse des formes limitées en absolu pour éviter de confronter la mort. Or, nier la mort par lâcheté ne permet ni de la confronter, ni de la transcender. Dès lors, l'homme devient prisonnier des maîtres du réel qui le manipulent à leur guise puisqu'ils peuvent compter sur le plus précieux allié du pouvoir qui soit : la peur.

Voilà la raison profonde de la profusion de drogues, de jeux débilissants, de mondes virtuels et d'images en trompe-l'œil que produit la modernité. Tout cela ne sert qu'à abrutir les esprits, à les rendre dociles. Du pain et des jeux, voilà ce que les empereurs romains offraient à la plèbe pour qu'elle se tienne tranquille. De nos jours, si le pain fait défaut malgré l'assistanat social, on force tout simplement sur l'aspect « jeux ». C'est ainsi que l'on trouve des téléviseurs diffusant leurs « telenovelas » interminables dans les pires bidonvilles ceignant les grandes villes d'Amérique du Sud. Le pouvoir peut dormir tranquille, il s'est inventé un geôlier idéal qui trône en maître dans les habitations des sous-privilegiés.

C'est l'époque baroque qui, la première, a

poussé ce principe à l'extrême. Pourquoi l'époque baroque? Parce que la mort y était omniprésente: massacres, famine et peste dévastaient les populations lors de la Guerre de Trente Ans. De plus, l'oligarchie décadente se retrouvait confrontée à la montée d'un concurrent redoutable: la Réforme. Il fallait donc un marketing puissant pour ramener les brebis égarées dans la bonne voie en leur faisant oublier leurs malheurs et l'omniprésence de la mort. Les arts architecturaux, plastiques et picturaux s'en chargèrent. Il fallait en mettre plein la vue aux désespérés, ramener le paradis sur terre en le fixant sur le plafond des églises. Pour s'en convaincre, il suffit d'entrer dans les sanctuaires d'Ottobeuren ou de Vierzehnheiligen qui font partie, au sud de l'Allemagne, du pare-feu architectural anti-Réforme que Rome et l'empereur plantèrent sur le chemin des iconoclastes lorgnant vers le sud. Les images en trompe-l'œil qui s'y entremêlent en ne craignant ni le mauvais goût, ni la surcharge, sont surtout destinées à tromper les âmes. Dans ce monde de dorures, de stucs et de marbres multicolores, tout est entremêlé, tout s'interpénètre, plus aucune limite ne sépare les artifices. Le ciel, peint en couleurs éclatantes, est à portée de main. Il suffit d'étendre le bras pour toucher à Dieu. Les formes, tout en rondeurs, en volutes, en spirales, vous emportent dans leur tourbillon et vous procurent un vertige béat. La profondeur suggérée tente de vous faire oublier qu'il y a des murs, un plafond, bref, une limite à ce rêve doré. Ce labyrinthe formel, surchargé et terri-

blement kitsch a pour but de perdre l'homme pour mieux le tenir.

Mieux encore, toute cette débauche de formes envoûtantes, ce dédale dans lequel l'esprit humain s'enivre de sucre candi ne sert qu'à tromper le terrible vide qui se répand dans les cœurs et dissout l'âme humaine dans son incommensurabilité. L'univers baroque n'est qu'artifice, illusion, il ne renvoie qu'à lui-même. Il sanctifie l'avènement des formes ayant pris la place du contenu. Tout est trop soigneusement étalé, insupportablement ostentatoire, dans une telle église. Rien ne renvoie à autre chose, rien n'est suggéré. C'est l'équivalent de la tarte à la crème dans le domaine de l'humour. Mais pas n'importe quelle tarte, non, il s'agit d'une pièce montée surchargée de masepain, de fruits confits et de crèmes multicolores. Dans les deux cas, le but est de vous en mettre plein la vue, de vous faire perdre l'orientation pour mieux vous empêcher de regarder la vérité en face. Or, peindre Dieu au plafond, ce n'est pas une preuve de vérité, c'est le limiter en prétendant transcender toutes les limites.

Le mécanisme du labyrinthe baroque est basé sur la constatation qu'une prison, si solide soit-elle, ne parvient jamais à résister durablement à la soif de liberté des hommes. Car le problème de la prison, c'est que l'homme, excusez cette lapalissade, l'homme s'y sent prisonnier. Il va donc sans cesse essayer de s'échapper, de fuir cet espace clos qui l'étouffe. Le labyrinthe, en revanche, avec ses murs innombrables, ses chemins sinueux, démultipliés à

l'infini, tue dans l'œuf ce désir d'évasion, car il est lui-même évasion. En cela, c'est un type de prison bien plus efficace et raffiné que toutes les Bastilles, Old Baileys et prisons Mamertines du monde, car l'homme a l'impression d'y être libre, puisqu'il peut bouger, « aller de l'avant » et qu'il espère sans cesse la sortie libératrice au bout du prochain coude. De plus, lorsque le labyrinthe est bien décoré, qu'on peut y trouver du pain et des jeux à chaque carrefour, l'homme finit par ne même plus vouloir en sortir, tellement il croit que le monde se réduit à ces méandres qui lui sont, avec le temps, devenus familiers. Il finit par s'y installer durablement, rêve de grands desseins, parle de libre-arbitre et de choix, sans se rendre compte que le labyrinthe le mène par le bout du nez, selon la volonté de celui ou de ceux qui l'ont conçu. Tout mouvement a été préfiguré, pré-étudié, pré-évalué. Rien n'a été laissé au hasard. L'exercice du contrôle a été élevé au rang de science exacte, systématiquement, sans bavures. À force de s'entendre dire que le contenu se réduit à la forme, l'homme finit par y croire et prendre l'emballage pour le cadeau. Cela obtenu, il ne reste plus qu'à varier les formes à l'infini pour éteindre définitivement ce qui reste de sens critique et de soif de vérité dans la tête des sujets manipulés.

Les instruments, pour réaliser ce tour de passe-passe, sont multiples. J'en citerai trois en particulier : l'esthétisation ou la chorégraphie, la ritualisation et la hiérarchisation.

De tout temps, la chorégraphie du pouvoir a

été impressionnante ! Elle vous entraîne dans ses cabrioles et ne vous lâche plus, pareille à ces danses de la mort que l'on peut voir sur d'anciennes gravures, où le faucheur s'insère dans la ronde des vivants. La première application systématique de cette technique, on la retrouve chez Louis XIV. Dire que ce forban réussit à convaincre toute une nation que son lever était un acte d'État, que le fait de lui passer la savonnette était plus signifiant que la plus importante action politique réelle (ritualisation). Malheur à celui qui était exclu de cette chorégraphie matinale qui faisait et défaisait les carrières selon l'humeur du monarque. Il n'existait tout simplement plus ! Les autres, éblouis par ce pouvoir qui se mettait en scène dans un château de Versailles dépassant toute mesure humaine, se laissaient entraîner par tant de grâce, de beauté, par tant de musique, de volutes et de voluptés (esthétisation). Ils étaient pris dans le labyrinthe des formes et ne percevaient plus, derrière la belle façade, le rictus satisfait d'un pouvoir impitoyable. Le seul souci consistait, pour celui qui tendait au roi les pantoufles, à devenir celui qui lui mettrait la perruque, tâche considérée comme bien plus noble et signe, donc, d'ascension sociale. Ainsi, le labyrinthe acquérait, en sus, une dimension de verticalité. Il devenait un escalier aux multiples marches, où le jeu cruel consistait à faire trébucher celui qui occupait la marche au-dessus, et ainsi de suite (hiérarchisation). Et dire que personne ne prenait conscience du fait que cet escalier ressemblait

à ceux, dessinés par le graphiste M.C. Escher, qui n'en finissent pas de finir et ne cessent de commencer. Car le roi n'était nullement placé sur la plus haute marche, d'où l'on aurait pu le détrôner, non, il était l'escalier lui-même (« l'État c'est moi ! »).

Pour contrôler ses sujets, le monarque eut l'idée géniale de mettre l'art à son service, d'en faire une part intégrante du système. Car c'est folie que de laisser les pulsions créatrices en liberté lorsqu'on veut dominer l'esprit des gens. Le roi prit donc les arts en otage, instaura un art d'État et entraîna tout le monde dans le menuet de son bon vouloir. Se plaçant au centre, tel le soleil qu'il prétendait être, il fit danser autour de lui toute la fronde, réduisant peu à peu l'aristocratie en courtisans. La seule ambition de ses sujets consistait désormais à jouer le rôle de planètes auxquelles seule la lumière de l'astre du jour conférait un certain lustre.

D'autres s'en sont inspirés depuis. En y introduisant des mouvements de masse autrement plus impressionnants et à l'aspect terriblement martial. Après la légèreté du menuet baroque vint l'heure du défilé, de la fanfare, du chœur frénétique. Mais si les chorégraphies évoluèrent, le principe restait le même. Il fallait entraîner les corps et les esprits dans un mouvement qui les dépassait, les emportait telle une marée triomphante, il fallait qu'ils deviennent les innombrables pattes d'une énorme chenille aspirant à donner vie à un papillon aux ailes de nuit. Une inversion des ombres et des lumières s'opéra : désormais, ce n'était plus la

lumière du soleil qui illuminait les planètes qu'elle faisait sortir de l'ombre, non, c'était la nuit, principe premier invoqué par Goethe, qui donnait aux torches et aux flambeaux guerriers une coulisse digne de leur intention destructrice.

Regardez *Triomphe de la volonté*, le film de propagande que Leni Riefenstahl fit à la gloire du Führer en 1934, suivez la «danse» implacable des bottes cirées écrasant le macadam, les drapeaux flottant au vent comme portés par un souffle invisible, les vagues populaires en mouvement. En regardant ces étendards qui semblent n'être portés que par eux-mêmes, vous réaliserez que lorsque l'humain s'efface et que les symboles avancent tout seuls, la barbarie et la destruction deviennent inévitables. La trahison du Christ, elle aussi, a commencé le jour où, après avoir été porté par son humanité, le symbole de la croix porta le sauveur pour le tuer.

Et de nos jours ?

Aidé par une technologie de plus en plus affinée, le labyrinthe des formes variées à l'infini recouvre désormais le monde entier de sa toile. Sans en être conscient, l'homme subit tous les jours les effets de l'esthétisation à outrance (art moderne, *happenings* divers, publicité), de la hiérarchisation (masquée par la soi-disant horizontalité des rapports, mais d'autant plus efficace, parce que le gant de velours fait oublier la main de fer), et de la ritualisation (les comportements et modes de dire induits par le «politiquement correct»).